

Chroniques du Champ des Teurlées

Par Marc Rozanski
Aquarelles Jean Perrin

Neuvième partie, *Eau, rivière, moulins...*

Sur la commune, il y a deux moulins. Pour atteindre le premier, on descend un chemin qui serpente au flanc de la pente très raide qui dévale de la route vers le ruisseau.

Il ne reste pratiquement rien de l'édifice. Sous les frondaisons, les murs écroulés se distinguent à peine dans la mousse et les feuilles. Madame Perreau, « depuis qu'elle a sa connaissance », ne l'a jamais vu fonctionner. Le fils Pillet m'a dit que, lorsqu'il était enfant, la roue était encore là. Deux murets longent le ruisseau en amont et en aval, vestiges d'anciennes digues probablement. Est-ce à dire que le ruisseau servait à une époque au flottage du bois ?

L'endroit est fort joli en milieu de journée. De minuscules grenouilles sautent dans l'eau lorsque l'on marche le long de la rive et le clapotis de leur plongeon résonne dans le silence. Même en été, le soleil ne pénètre que quelques heures en ces lieux tant la vallée est encaissée. L'hiver devait y être rude.

L'autre moulin tient toujours, vaste bâtiment en pierres solidement planté au bout d'une pâture. Il a été acheté par des gens de la ville qui voulaient en faire un hôtel. Mais devant les travaux, ils hésitent. De toute façon, tout le monde dans le pays dit que c'est un coin peu agréable. Quand la rivière

est en crue, la cour est envahie d'eau, et en hiver on voit peu le soleil.

Madame Perreau a connu ce moulin à l'époque où il était en fonctionnement. Le meunier faisait aussi bistrot « Il allait chercher du vin dans les bons pays. On y amenait le blé le soir, pis le meunier avait tant de travail que des fois, on arrivait à huit heures et à deux heures du matin, on y était encore. Alors les hommes buvaient. C'était pratiquement de la vente forcée. Mais tins, pour le retour, c'était une sacrée pente ! ».

Dixième partie, *le méchant.*

Le père Gauthier, il n'est pas aimé. Au hameau, la distribution des rôles est définitive, et il a récolté celui du méchant. Qu'il l'ait choisi ou qu'on lui ait imposé, le résultat est la même. C'est un emmerdeur, alors que son frère est bien mieux. C'est comme ça et ça ne changera pas. Cet étiquetage définitif a quelque chose de pathétique. Le pardon est-il si étranger au cœur de l'homme ?

Que lui reproche-t-on ? D'abord, il a fait un mariage pour avoir du bien. C'est le cas ailleurs, mais pour lui, on le dit, parce qu'il y a tout le reste. Et puis, sur ce mariage, il y a des choses... Mais monsieur, ce sont pas mes affaires.

Et puis, ses champs ne sont pas entretenus. C'est vrai que ses haies pous-



sent

n'importe

comment. Le premier citadin venu serait capable de le voir. N'aurait-il pas plus de terre qu'il est capable d'en gérer ?

Il n'est plus très jeune, le Gauthier. Mais il est encore solide. Sous sa peau ridée comme le vieux cuir roulent des muscles impressionnants. Pas des muscles de culturiste. Plutôt des muscles de gars qui a bossé dans les champs depuis son enfance.

La dureté, il ne l'a pas que dans le muscle. Debout devant la maison, nous regardions son fils couché sous la lieuse, essayant d'enlever des amas de paille qui bloquaient la mécanique. Sa canette de bière à la main, il a lancé « L'autre, là, il va trop vite et il me boussille tout ». On ne voyait que les jambes de son fils dépassant de sous la machine. Il était deux heures et le soleil était à son zénith. Le Gauthier avala une rasade de bière. « Lui, si je l'avais pas arrêté. Il serait encore à faire des études. Dame, il faut que ça rapporte. » Je me demandais comment « ça » pouvait travailler par une chaleur pareille, au milieu de la poussière de paille.

Je l'ai regardé partir, sur son vieux trac-

teur tout dégoûtant. Et je me suis demandé s'il y avait une fatalité sociologique qui voulait que, dans pratiquement chaque communauté, il y ait un mauvais larron.

Onzième partie, *où l'on parle de fleurs diverses.*

D'abord, la princesse des haies, le chèvrefeuille. Son nom est masculin mais sa fleur complexe a l'élégance et la fragrance des dames du temps jadis, dont les pétales et les sépales, une à une enlevés, préludaient à des plaisirs capiteux. Quelques campanules poussent sur le bord de la route. J'aime ce nom qui évoque à la fois les clochers plantés çà et là dans la campagne et les bords des chemins peuplés de sauterelles dont la fuite crépitante accompagne nos promenades.

Près du ruisseau j'ai découvert une digitale. Fleur mortelle dont la hampe se dresse au bord des champs.

Et puis les herbes de toutes sortes où perle la rosée. Monde enchevêtré dont les habitants, petits insectes affairés, ne soupçonnent pas l'étendue.

Douzième partie, *où l'on parle de routes et de chemins.*

La route longeant le Champ des Teurlées est une départementale. C'est une départementale morvandelle. Il n'y passe moins d'une dizaine de tracteurs et de voitures par jour au plus fort de l'été. Elle a été construite vers 1900. Avant, j'imagine que c'était un chemin de terre. En contrebas, elle fait un coude brusque vers la gauche pour aller vers le petit pont. C'est là que se trouve l'entrée du chemin, vestige de l'ancienne route qui, à l'époque, allait tout droit vers le gué.

J'ai dit plus haut que le Morvan est un pays de détours. Mais il est des détours qui ont été ajoutés au long de notre siècle pour accéder à un pont, pour éviter un village, où pour toute autre raison. On peut imaginer qu'avant l'automobile, les routes du Morvan étaient plus droites. Mais, dans la campagne,

on devait s'y perdre tout aussi facilement.

Revenons à notre chemin. Le fils Pillet a empierré le début pour accéder à son champ mais ensuite, il est laissé à l'abandon. Ronces et herbes hautes. De chaque côté, un talus est maintenu par des racines de vieux arbres entre lesquelles une multitude de terriers ont été creusés. De place en place, une pierre émerge du sol, ce qui laisse à penser que le chemin était empierré. Non loin du ruisseau, il tourne à droite avant d'arriver à l'ancien gué où l'eau chantonne sur les pierres. On y est comme dans une chambre sous les frondaisons, avec le courant qui murmure, caressant sur son passage les algues vertes étalées comme des chevelures. De l'autre côté, le chemin remonte et rejoint la route. Mais cette partie a été complètement rendue à l'état sauvage, ce qui la rend impénétrable.

Qui s'occupe des chemins qui ne mènent à aucun champ ? Personne visiblement. Est-ce dommage qu'ils disparaissent sous la végétation ? Je le pense. Il est des chemins creux comme des éléphants ou des baleines. Ils semblent ne servir à rien, et on se rend compte une fois qu'ils ont disparu que la vie a un peu moins de beauté.



Treizième partie, *où l'on parle de liturgie (janvier).*

Je me lève. Dehors, il fait très froid. Un

gros pull. Une écharpe. L'appareil photo. La voiture va-t-elle démarrer ? Et me voilà parti pour acheter les croissants. La brume envahit le vallon. Les champs sont blancs de givre et les feuilles mortes, sur le bord de la route, sont frangées d'une barbiche étincelante.

Peu après le hameau, le paysage inondé de lumière s'ouvre devant moi. La nature déroule sa silencieuse liturgie du matin. Des lambeaux de brume se déchirent sur les arbres dorés par l'automne. Chaque feuille, couverte de rosée, scintille sous le soleil. Je pense à la vigile pascale orthodoxe où les prêtres, scintillants d'or et d'argent, évoluent dans les vapeurs d'encens.

Pas un bruit. Les hommes sont encore endormis. Dans la petite boulangerie, la jeune fille, les yeux encore lourds de sommeil, me tend avec un sourire le sachet de papier plein de croissants, la brioche et le gros pain.

Quatorzième partie, *où l'auteur présente sa dernière née à madame Perreau (automne).*

Madame Perreau aime bien les enfants « D'ailleurs, je vais vous dire : Comme on dit tout le temps, il vaut mieux habiller un berceau qu'un cercueil ». Quand je lui ai annoncé que nous attendions un troisième, elle m'a dit en riant que comme nous avons un garçon et une fille, nous avions fabriqué le musicien. En fait de musicien, ça a été une musicienne. On ne peut pas savoir à l'avance et puis, dit-elle, « faire des enfants, c'est un métier qu'on y voit pas clair ».

Madame Perreau a eu trois enfants. Quand deux d'entre eux sont partis en Algérie, elle s'est fait un sang d'encre. Mais ils sont revenus.

Madame Perreau aime bien faire risette à ma fille, elle lui rappelle son arrière-petit-fils, qu'elle ne voit pas souvent. Sa fille, elle, n'a pas d'enfant. Elle ne va pas bien. Elle fait de la dépression. Vous trouvez pas qu'il y a de plus en plus de gens malades, monsieur ?

à suivre...